

# *À mon Frère, revenant d'Italie*

*Ainsi, mon cher, tu t'en reviens*

*Du pays dont je me souviens*

*Comme d'un rêve,*

*De ces beaux lieux où l'oranger*

*Naquit pour nous dédommager*

*Du péché d'Ève.*

*Tu l'as vu, ce ciel enchanté*

*Qui montre avec tant de clarté*

*Le grand mystère ;*

*Si pur, qu'un soupir monte à Dieu*

*Plus librement qu'en aucun lieu*

*Qui soit sur terre.*

*Tu les as vus, les vieux manoirs*



*De cette ville aux palais noirs*

*Qui fut Florence,*

*Plus ennuyeuse que Milan*

*Où, du moins, quatre ou cinq fois l'an,*

*Cerrito danse.*

*Tu l'as vue, assise dans l'eau,*

*Portant gaiement son mezzaro,*

*La belle Gênes,*

*Le visage peint, l'oeil brillant,*

*Qui babille et joue en riant*

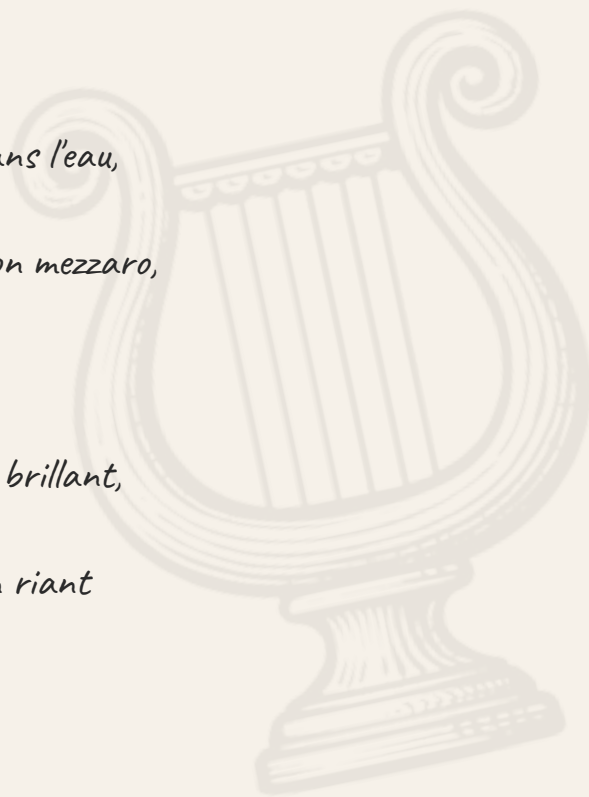
*Avec ses chaînes.*

*Tu l'as vu, cet antique port,*

*Où, dans son grand langage mort,*

*Le flot murmure,*

*Où Stendhal, cet esprit charmant,*



*Remplissait si dévotement*

*Sa sinécure.*

*Tu l'as vu, ce fantôme altier*

*Qui jadis eut le monde entier*

*Sous son empire.*

*César dans sa pourpre est tombé :*

*Dans un petit manteau d'abbé*

*Sa veuve expire.*

*Tu t'es bercé sur ce flot pur*

*Où Naples enchâsse dans l'azur*

*Sa mosaïque,*

*Oreiller des lazzaroni*

*Où sont nés le macaroni*

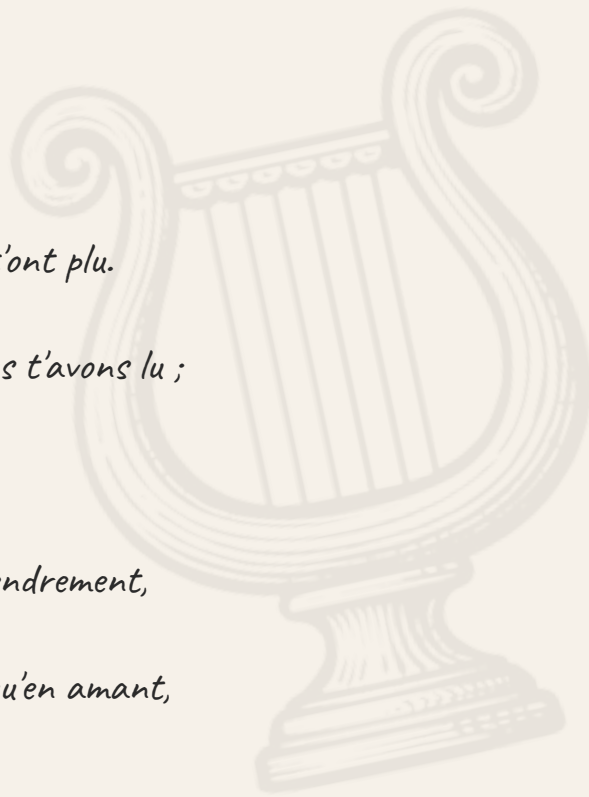
*Et la musique.*



Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,  
N'est-ce pas qu'il nous laisse au coeur  
Un charme étrange,  
Ce peuple ami de la gaieté  
Qui donnerait gloire et beauté  
Pour une orange ?

Catane et Palerme t'ont plu.  
Je n'en dis rien ; nous t'avons lu ;  
Mais on t'accuse  
D'avoir parlé bien tendrement,  
Moins en voyageur qu'en amant,  
De Syracuse.

Ils sont beaux, quand il fait beau temps,  
Ces yeux presque mahométans  
De la Sicile ;



*Leur regard tranquille est ardent,*

*Et bien dire en y répondant*

*N'est pas facile.*

*Ils sont doux surtout quand, le soir,*

*Passe dans son domino noir*

*La toppatelle.*

*On peut l'aborder sans danger,*

*Et dire : « Je suis étranger,*

*Vous êtes belle. »*

*Ischia ! C'est là, qu'on a des yeux,*

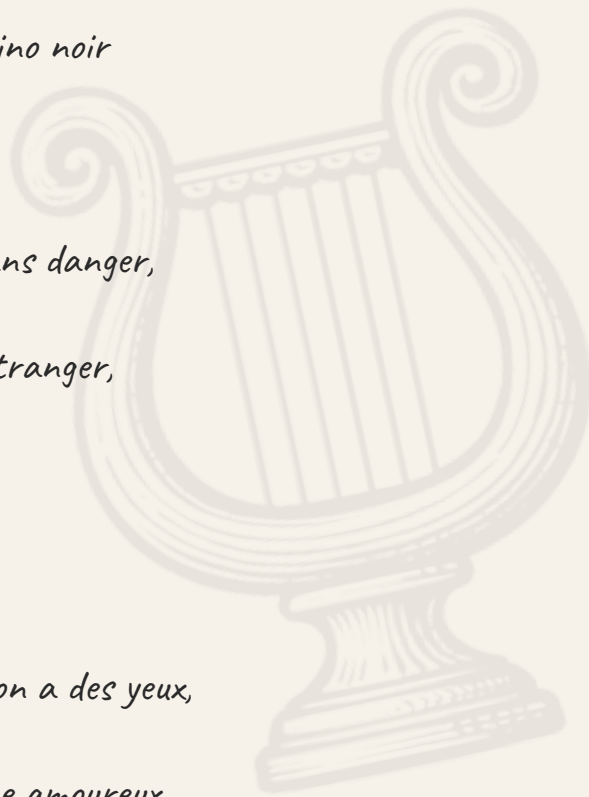
*C'est là qu'un corsage amoureux*

*Serre la hanche.*

*Sur un bas rouge bien tiré*

*Brille, sous le jupon doré,*

*La mule blanche.*



*Pauvre Ischia ! bien des gens n'ont vu*

*Tes jeunes filles que pied nu*

*Dans la poussière.*

*On les endimanche à prix d'or ;*

*Mais ton pur soleil brille encor*

*Sur leur misère.*

*Quoi qu'il en soit, il est certain*

*Que l'on ne parle pas latin*

*Dans les Abruzzes,*

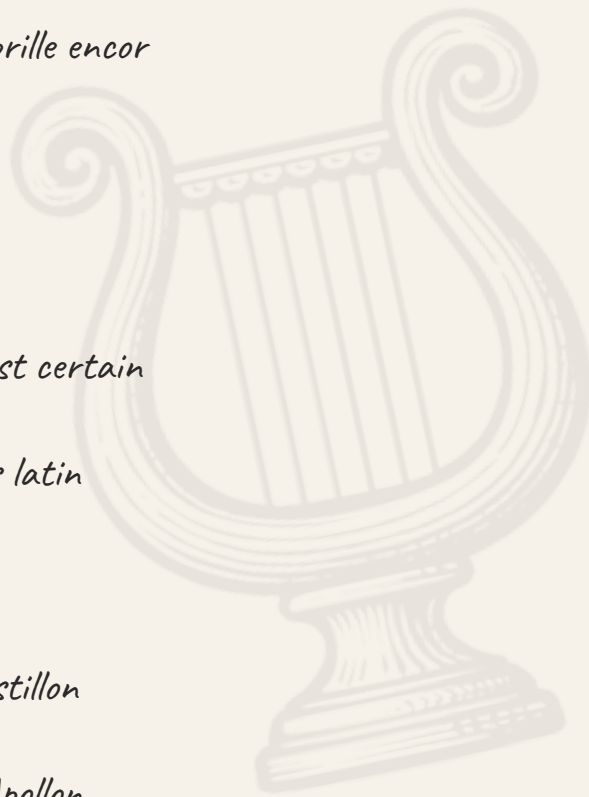
*Et que jamais un postillon*

*N'y sera l'enfant d'Apollon*

*Ni des neuf Muses.*

*Il est bizarre, assurément,*

*Que Minturnes soit justement*



*Près de Capoue.*

*Là tombèrent deux demi-dieux,*

*Tout barbouillés, l'un de vin vieux,*

*L'autre de boue.*

*Les brigands t'ont-ils arrêté*

*Sur le chemin tant redouté*

*De Terracine ?*

*Les as-tu vus dans les roseaux*

*Où le buffle aux larges naseaux*

*Dort et rumine ?*

*Hélas ! hélas ! tu n'as rien vu.*

*Ô (comme on dit) temps dépourvu*

*De poésie !*

*Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,*

*Sont ennuyeux comme un amour*



*Sans jalousie.*

*Si tu t'es un peu détourné,*

*Tu t'es à coup sûr promené*

*Près de Ravenne,*

*Dans ce triste et charmant séjour*

*Où Byron noya dans l'amour*

*Toute sa haine.*

*C'est un pauvre petit cocher*

*Qui m'a mené sans accrocher*

*Jusqu'à Ferrare.*

*Je désire qu'il t'ait conduit.*

*Il n'eut pas peur, bien qu'il fit nuit ;*

*Le cas est rare.*

*Padoue est un fort bel endroit,*



*Où de très grands docteurs en droit*

*Ont fait merveille ;*

*Mais j'aime mieux la polenta*

*Qu'on mange aux bords de la Brenta*

*Sous une treille.*

*Sans doute tu l'as vue aussi,*

*Vivante encore, Dieu merci !*

*Malgré nos armes,*

*La pauvre vieille du Lido,*

*Nageant dans une goutte d'eau*

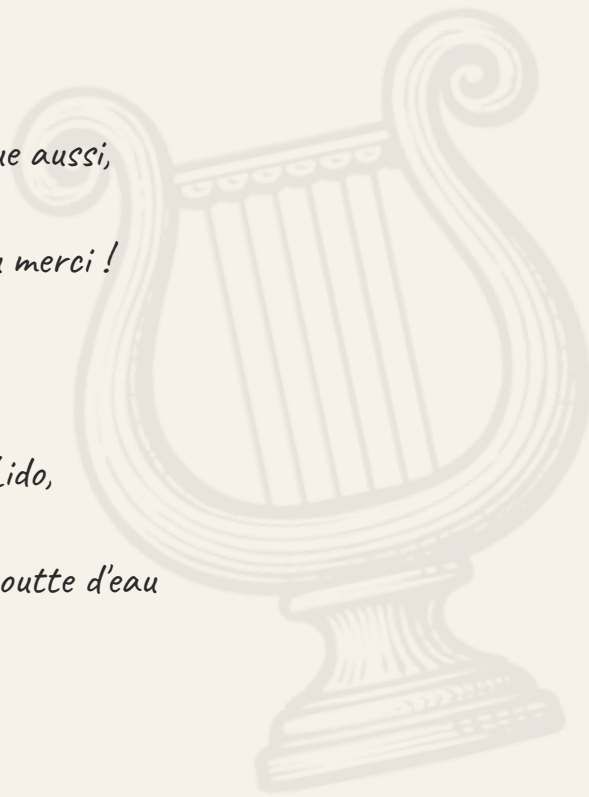
*Pleine de larmes.*

*Toits superbes ! froids monuments !*

*Linceul d'or sur des ossements !*

*Ci-gît Venise.*

*Là mon pauvre coeur est resté.*



*S'il doit m'en être rapporté,*

*Dieu le conduise !*

*Mon pauvre coeur, l'as-tu trouvé*

*Sur le chemin, sous un pavé,*

*Au fond d'un verre ?*

*Ou dans ce grand palais Nani ;*

*Dont tant de soleils ont jauni*

*La noble pierre ?*

*L'as-tu vu sur les fleurs des prés,*

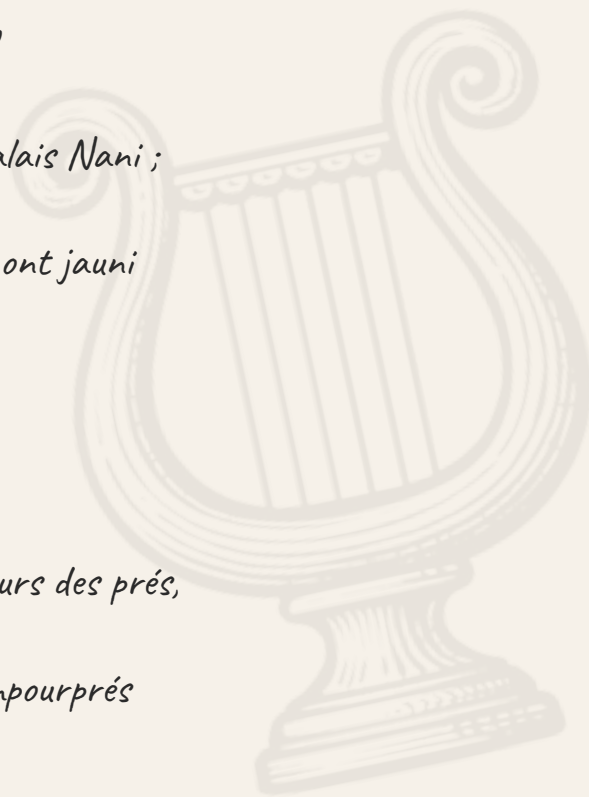
*Ou sur les raisins empourprés*

*D'une tonnelle ?*

*Ou dans quelque frêle bateau.*

*Glissant à l'ombre et fendant l'eau*

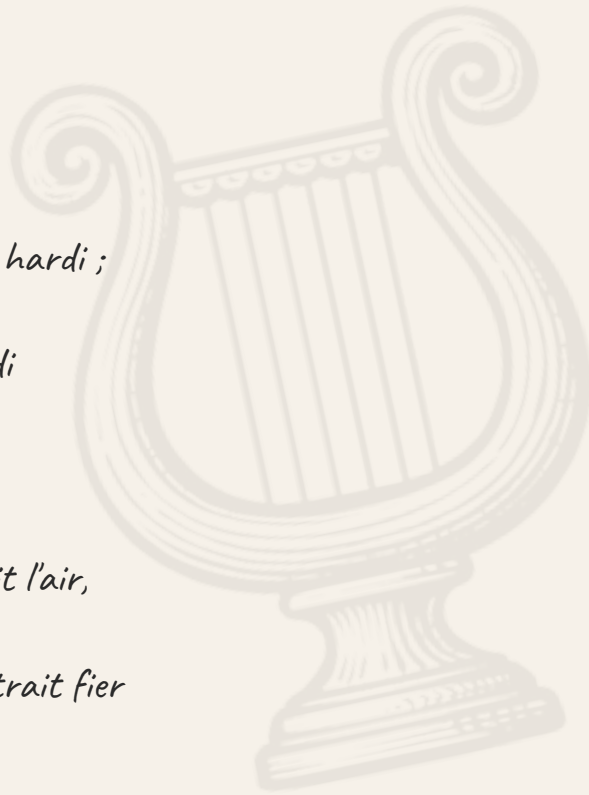
*À tire-d'aile ?*



L'as-tu trouvé tout en lambeaux  
Sur la rive où sont les tombeaux ?  
Il y doit être.  
Je ne sais qui l'y cherchera,  
Mais je crois bien qu'on ne pourra  
L'y reconnaître.

Il était gai, jeune et hardi ;  
Il se jetait en étourdi  
À l'aventure.  
Librement il respirait l'air,  
Et parfois il se montrait fier  
D'une blessure.

Il fut crédule, étant loyal,  
Se défendant de croire au mal  
Comme d'un crime.



*Puis tout à coup il s'est fondu*

*Ainsi qu'un glacier suspendu*

*Sur un abîme...*

*Mais de quoi vais-je ici parler ?*

*Que ferais-je à me désoler,*

*Quand toi, cher frère,*

*Ces lieux où j'ai failli mourir,*

*Tu t'en viens de les parcourir*

*Pour te distraire ?*

*Tu rentres tranquille et content ;*

*Tu tailles ta plume en chantant*

*Une romance.*

*Tu rapportes dans notre nid*

*Cet espoir qui toujours finit*

*Et recommence.*



*Le retour fait aimer l'adieu ;*

*Nous nous asseyons près du feu,*

*Et tu nous contes*

*Tout ce que ton esprit a vu,*

*Plaisirs, dangers, et l'imprévu,*

*Et les mécomptes.*

*Et tout cela sans te fâcher,*

*Sans te plaindre, sans y toucher*

*Que pour en rire ;*

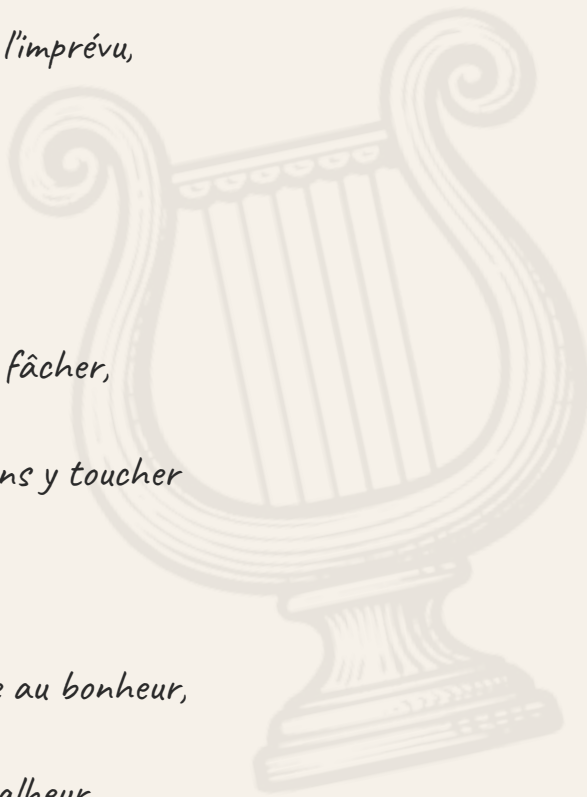
*Tu sais rendre grâce au bonheur,*

*Et tu te railles du malheur*

*Sans en médire.*

*Ami, ne t'en va plus si loin.*

*D'un peu d'aide j'ai grand besoin,*



*Quoi qu'il m'advienne.*

*Je ne sais où va mon chemin,*

*Mais je marche mieux quand ma main*

*Serre la tienne.*

*Alfred de Musset (1810-1857)*

